

Enfants choyés. Petits bonheurs

Patricia Belzil

Number 137 (4), 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63227ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Belzil, P. (2010). Review of [Enfants choyés. Petits bonheurs]. *Jeu*, (137), 113–118.

PATRICIA BELZIL

ENFANTS CHOYÉS

Du haut de ses 6 ans, le festival Petits Bonheurs commence à jouer dans la cour des grands, en proposant un véritable festival international à Montréal, avec même des échos à Sherbrooke et à Laval où l'on présente une programmation succincte. On a pu voir à Montréal, du 6 au 16 mai 2010, une vingtaine de spectacles exclusivement destinés aux bambins de 6 ans et moins, du Québec en majorité, mais aussi de la France, de l'Espagne, du Danemark, de l'Italie et de l'Ontario¹. Quelques-uns d'entre eux s'adressaient vraiment aux bébés : 6 mois (*Pluie*, Theater Madame Bach), 1 an (*Ba Ba*, Piccoli Principi Teatro)... 1 an et demi (*Parapapel*, De Molecula). À Reims, le festival Méli'môme fait la promotion de ce « théâtre pour bébés » au sein de sa programmation depuis une vingtaine d'années. Bien sûr, pour l'amateur de théâtre, il s'agit souvent de curiosités, puisque ces spectacles minimalistes souhaitent avant tout éveiller l'attention des tout jeunes spectateurs par des couleurs, des sons, des gestes enveloppants. Si l'on a écrit au Québec, depuis une vingtaine d'années, des pièces pour enfants de 3 ou 4 ans (*Petits Orteils* de Louis-Dominique Lavigne, *Petit Monstre*

de Jasmine Dubé, entre autres), et même de 2 ans avec *Glouglou* du même Lavigne, aucun spectacle n'a encore été créé ici pour les nourrissons – ce serait le job d'« auteurs scéniques », car les auteurs dramatiques visent un public pouvant un tant soit peu suivre une histoire et s'attacher à des personnages. Mais parions que c'est pour bientôt, si l'on en juge par l'engouement des nouveaux parents (les jeunes mamans, essentiellement), qui ont participé en grand nombre à cette édition.

Parapapel

Dans le titre, le mot « papier » annonce l'enjeu du spectacle. C'est, en effet, pour et par un long morceau de papier que l'art adviendra ici. On est d'abord perplexe devant la désinvolture de la proposition de la compagnie catalane De Molecula, dont les interprètes, Patricia Ruz et Ignacio Yuste, souriants et décontractés, jouent comme des enfants. La scénographie se limite à un tapis rectangulaire bleu et à un unique accessoire : un grand tube, également bleu, qui intriguera les jeunes « performeurs » (le spectacle tient davantage de la performance que du théâtre) et amorcera leur interaction. Nul effort du côté des costumes : les acteurs portent, pourrait-on croire, leurs

1. Les Petits Bonheurs offrent également une cinquantaine d'ateliers d'éveil à la créativité aux enfants qui, accompagnés de leurs parents, y explorent les percussions, le cinéma d'animation, la BD, le conte-yoga (!), les éclairages, le dessin, le cirque, la danse africaine, etc. Faut-il dire la chance de ces tout-petits de voir, à 3 ans, le monde des arts s'ouvrir à eux ?



vêtements de ville. La musique aussi est banale avec, à la fin, une naïve chanson espagnole qui rend grâce au soleil, au ciel, etc. Pourtant, on est peu à peu gagné à la simplicité de ce pas de deux évoquant l'amitié, et ce qu'elle sous-tend de découvertes, d'échanges, d'inventivité. Dans le tube se trouve un rouleau de papier blanc vers lequel convergeront les efforts créatifs des deux amis, qui rivaliseront d'imagination pour s'amuser avec bien peu. Ce papier sera partagé, convoité, volé à l'autre quand il sert de drap pour la sieste, ensuite coupé en deux, puis lissé, froissé ; il permet d'illustrer le concept de grosseur, lorsque sont formées des boules de papier placées en rang de la plus grosse à la plus petite, et que la « voix » de chaque boule, de la plus grave à la plus aiguë, est imitée. Le papier est déchiré à la fin en petits morceaux et, soufflé sur le public, devient neige, devant les yeux brillants des tout-petits... Présenté aux bébés de 18 mois (certains buvaient au sein pendant la représentation, d'autres marchaient à peine !), *Parapapel* composait avec peu, en une demi-heure, des images accessibles à ces apprentis spectateurs, qui offraient à leur tour aux mamans un « théâtre » tout aussi charmant.

Ba Ba

Pour encore plus jeunes (dès 1 an), les Italiens du Piccoli Principi Teatro ont installé, devant un cyclo blanc, une « forêt » de tissus colorés translucides. Les bébés qui ne dormaient pas ou qui n'étaient pas occupés à piquer une crise – au grand dam des mamans qui tentaient en vain de calmer les foudres de leurs rejetons, avant de sortir, dépitées, sous le regard supérieur des autres mères dont la progéniture était d'une patience exemplaire –, ces petits-là, donc, suivaient dans le noir un (autre) pas de deux entre une jeune fille et un jeune homme ; ces jeux de fuite et poursuite, de séduction aussi, s'adressaient-ils vraiment à eux ? Dans cette mise en scène passablement éloignée de son public, on note toutefois une trouvaille sonore intéressante : pour scander ses pas, la comédienne porte un bracelet de bois qui fait un bruit d'eau qui coule ; ses déplacements à lui sont marqués par un cliquetis métallique – un bracelet à une cheville, devine-t-on, puisqu'il porte un pantalon. Leur « son » respectif, au rythme de leurs mouvements, lents ou rapides, se fait l'écho de la relation qui se tisse. J'avoue m'être lassée assez vite de cette dynamique qui ne faisait appel à aucune émotion et à rien qui puisse capter l'attention des enfants, la plupart chignant, comme je l'ai indiqué, tout au long de ce spectacle par trop contemplatif. Or, le b-a ba du théâtre pour bébés ne devrait-il pas être de stimuler tous leurs sens, de les faire rire, de les surprendre ?

CI-CONTRE :

Parapapel (De Molecula, Catalogne),
présenté aux Petits Bonheurs 2010.

Sur la photo : Patricia Ruz et Ignacio Yuste.

© De Molecula.

Burletta

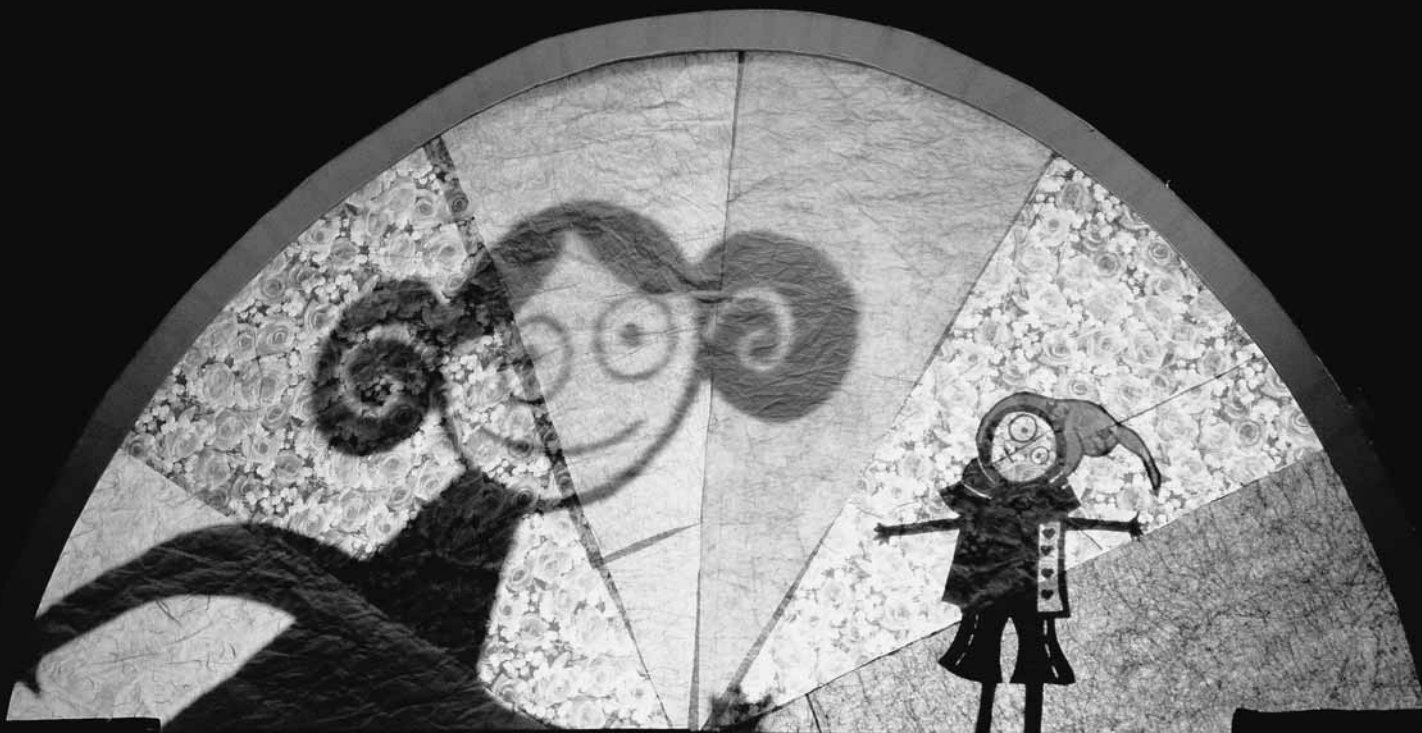
Faire rire, c'est la mission – et la seule, disons-le d'entrée de jeu – que s'est donnée le Théâtre de l'Aubergine avec *Burletta*², une enfilade de numéros d'équilibre, de jonglerie, de musique et de danse, destinés aux enfants de 5 à 6 ans. Une troupe de saltimbanques tente de composer avec un canard boiteux : une clownesse gauche et débutante qui doit se référer à son manuel du clown ou à son livre de blagues, ce qui donne lieu à des histoires éculées ; à la devinette « Pourquoi les éléphants n'ont pas d'ordinateur ? », c'est même un mioche dans l'assistance qui répond : « Parce qu'ils ont peur des souris. » L'art de rater son effet... Ce personnage a pourtant un potentiel poétique et apporte en outre du ressort à ce qui n'en aurait autrement aucun, puisque le seul fil conducteur, ce sont ses interventions malhabiles entre les numéros de ses compagnons exaspérés. Malheureusement, c'est aussi le clown le plus bavard et, dès qu'elle ouvre la bouche, on tombe au ras des pâquerettes (« I disent qu'chus la plus drôle d'la gang ! ») ; alors que certains autres personnages empruntent ou ont un accent étranger (la compagnie a fait appel à des artistes du Brésil), celle-ci est résolument québécoise de Québec. L'équipe réussit quelques belles images, ce qui rend le flop d'autant plus navrant : après un interminable massacre du numéro de diabolo avec des assiettes, où les plats volent en éclats au grand plaisir du public des premiers rangs (qui a reçu auparavant des lunettes protectrices), le tableau final, musical, où les cinq s'entassent à qui mieux mieux sur un petit marchepied, révèle, hélas ! trop tard, leur talent et leurs possibilités mal exploités par ce spectacle qui s'en tient à la facilité.

Les enfants riaient, certes, devant ce qui était un divertissement, ma foi, assez bête, où l'intelligence n'était même pas un tantinet sollicitée. Et pourquoi, objectera-t-on, le cirque burlesque n'aurait pas sa place aux Petits Bonheurs, aux côtés de la marionnette et de la danse ? On peut néanmoins s'interroger sur le fait que ce soit ce spectacle-là qui ait attiré le plus de monde au festival, sans doute parce qu'on l'a proposé dans la salle pouvant accueillir le plus de spectateurs (282 places), l'auditorium Henry-Teuscher du Jardin botanique. Vous avez dit populaire ?

Deviens, devine

Avec le petit théâtre d'ombres de la Compagnie la Loupiote (France), au contraire, on est dans la finesse, devant un public grosso modo du même âge (3 à 6 ans). La petite Mirette est inquiète : un bébé s'en vient, et elle craint de perdre sa place. Ses cauchemars reflètent ses peurs : menés par Polichinelle, les jouets attendent le nouveau bébé comme leur nouveau roi et scandent : « Mirette aux oubliettes ! » C'est que hochets et

2. « *Burletta* » est un terme italien appliqué à de petits opéras à l'action espiègle, voire malicieuse, et fortement enjouée. » Source : site Internet du Théâtre de l'Aubergine (www.laubergine.qc.ca/spectacles/13/burletta-createurs.pdf).



Deviens, devine (Compagnie la Loupiote, France), présenté aux Petits Bonheurs 2010. © Michel Pinault.

autres joujoux de bébés ont été délaissés au profit de la Poupée pimbêche et de l'Ourson qui, eux, préviendront Mirette du plan du vilain : l'enfermer dans sa boîte pour laisser toute la place au bébé. Heureusement, la fillette pourra compter sur son chat Figaro pour lui ouvrir les yeux : alors qu'elle est dans sa bulle (littéralement, car nous sommes toujours dans le domaine du rêve), il l'avale et lui parle. « Tu parles, Figaro ? » s'étonne-t-elle. « Ben ouais... » « Je ne t'ai jamais entendu ! » « Ben non... Tu ne m'écoutes pas... » Il faut, explique-t-il, qu'elle trouve un « endroit » pour le bébé qui s'en vient. Mirette veut bien, mais où ? Elle seule doit le trouver, répond le chat. Le nain jardinier lui offre la rose ou le chou, mais le chou est infesté de vers et la

rose pique... Il lui remet aussi une graine-totem qui, lorsqu'elle l'aura plantée, lui révélera le lieu idéal : un immense cœur où loger le petit frère.

Un castelet abrite les multiples scènes de théâtre d'ombres. Tandis qu'Anne Amoros manipule les figurines, Jean-Pierre Schall accompagne à la guitare la bande sonore et fait diverses voix. La musique est tout en douceur, ou pleine de suspense pendant la quête de la fillette. Cette jolie fable a trouvé les mots et les images qu'il fallait pour aborder l'angoisse souvent ressentie par les enfants à l'arrivée d'un petit frère ou d'une petite sœur.

Pluie

L'eau est vraiment au cœur de cette proposition danoise pour les bébés de quelques mois à peine (dès 6 mois). Un système d'égouttement sur des tambours crée une symphonie de gouttelettes. Multicolore, la scène chargée d'accessoires est attirante comme un terrain de jeu : ballons, parapluies, seaux, pataugeuses gonflables, ventilateurs qui agitent de grands plastiques dans un bruissement intrigant... L'esthétique du Theater Madame Bach est vraiment séduisante. Les bébés ouvrent des yeux ronds, sourient béatement, veulent ramper jusqu'aux piscines tentatrices... Assis autour de l'aire de jeu, ils observent, envoûtés, le manège de deux comédiens qui circulent parmi eux. Portant des costumes et des bottes de pluie de couleurs vives, ces animateurs-bruiteurs vaporisent un peu d'eau au-dessus de la tête des enfants, qui reçoivent avec curiosité la fine bruine, ou viennent jouer quelques notes de musique tout près d'eux. Nulle histoire n'est racontée, car le public n'y comprendrait... goutte, mais celui-ci a droit à une stimulation sensorielle constante – œil, oreille et peau sont titillés pendant 30 minutes. Dans sa simplicité même, ce spectacle déploie des efforts évidents pour toucher les tout-petits. Par comparaison, *Ba Ba* paraît encore plus déconnecté de ce public aux couches.

Pluie (Theater Madame Bach, Danemark). © Bart Kootstra.



Le Temps des muffins

« Quand c'est le temps des muffins, ce n'est pas le temps de cueillir la violette, de boire un verre d'eau ou de courir aux toilettes ! » On entend à nouveau avec bonheur les mots de Joël da Silva dans ce spectacle de sa compagnie, le Théâtre Magasin, et on retrouve avec autant de plaisir le comédien, à qui le solo sied si bien. Là peut se déployer son imaginaire, à bride abattue.

Le rideau de scène est une courteline de linges à vaisselle ; le décor, un castelet représentant une cuisine, dont les armoires s'ouvrent sur des trouvailles marionnettiques. L'une des armoires abrite un sanctuaire dédié à tante Léa, qui a transmis au Cuisinier le goût de la cuisine : ses mitaines usées, son tablier taché (car quand elle cuisinait, on aurait dit la cabane des trois petits cochons), son livre de recettes avec tous ses secrets, et surtout, la bouteille de son élixir pour réussir ses muffins parfaits. « Trois gouttes de... » De quoi?... La vieille tante a emporté son secret dans la tombe et même son livre de recettes demeure muet, car une tache recouvre l'ingrédient mystérieux.

L'entrée en scène du Cuisinier fait une forte impression sur le public (4 à 6 ans) : dans le style kabuki, il arbore une toque et une chemise-tablier noires ; deux bols en inox deviennent ses instruments de musique pour scander ses pas à mesure qu'il progresse vers le castelet. Puis, toque et tablier retrouveront leur blanc classique, mais tout le spectacle aura été mis sous le signe de la cérémonie. La préparation des muffins, qui dure le temps de la représentation, est interrompue par cent fantaisies, dans cette cuisine où danse le sac de farine et où le lait se dérobe sous la main : un gant de latex rempli de lait descend du plafond et lorsque le Cuisinier veut s'en saisir, le liquide se déplace, et le renflement cocasse devient pie de vache ou canard qui danse, avant que le chef puisse inciser un doigt et en extraire le capricieux ingrédient de sa recette... Quant au sucre, il tombe du ciel et cesse de couler sur l'ordre du Cuisinier : « Stop ! Encore... encore... ! » s'énerve-t-il. Dans la boîte de son indiquant « surprise à l'intérieur », il trouve un petit bonhomme. Encore un, se lamente-t-il. C'est compliqué, les petits bonhommes, c'est petit, ça peut se brûler dans le grille-pain ou tomber du comptoir. Pour le faire grandir, il lui donne de la soupe : apparaît un voile bleu représentant une mer de soupe, qui entraînera le petit bonhomme vers d'autres rivages. « On leur donne à manger et puis... pft ! » Sur une étagère, il va ranger la boîte vide, à côté de quatorze autres, en souvenir du petit bonhomme numéro 15...



Le Temps des muffins, écrit et interprété par Joël da Silva (Théâtre Magasin). © Mathieu Dupuis.

Au moment de mettre enfin les muffins au four surgit du noir un vieux muffin carbonisé : spectre amer d'avoir été oublié au four avec onze de ses semblables, il a volé le feu du four, qui restera froid comme la mort, menace-t-il, tandis que la cuisine est envahie par le *Requiem* de Mozart – c'est ce qu'écoutait le cuisinier à la radio en mangeant de la « mozzar... ella » lorsque se produisit l'accident. Mais le cuisinier ne s'en laisse pas imposer et décide d'aller au septième ciel chercher le feu, non sans avoir prévenu ses parents qui, pour sa mission, lui auront donné une armure et trois guimauves (objets magiques qui lui permettront d'éviter bien des dangers). Ouf ! Les muffins pourront enfin cuire et sortir d'un beau doré, titillant la convoitise des enfants...

Tout se décline ici sur le thème de la cuisine. Ainsi, l'armure du cuisinier en mission vers le septième ciel est constituée de mitaines pour le four et d'une cotte de mailles faite de moules à madeleine et autres ! En montant, il rencontre un satellite (une passoire travestie), etc. Ce spectacle, qui est tout sauf... un four, regorge de morceaux de choix et trahit l'imagination foisonnante de son concepteur, à mi-chemin entre le rêve, le mythe et la comptine. Chaque ingrédient est prétexte à un

conte. Ainsi, au moment d'ajouter des œufs à la préparation se pose un problème existentiel : pour avoir un œuf, il faut une poule, pour avoir une poule, il faut un œuf, et ainsi de suite. Notre chef règle cette aporie, dit-il, en pondant lui-même ses œufs. Comment faire ? Imiter le son de la poule, l'attirer par une miette de pain, puis attraper la poule imaginaire. Après, il faut être patient : lui raconter des histoires de poule (la poulette brune, qui a pondu dans la lune, la poulette noire, qui a pondu dans l'armoire, etc.) et lui mettre sa chanson préférée. Un air d'opéra achève en effet de mettre à l'aise la pondreuse, qui consent au chef deux petits œufs. Bien inquiets de leur sort, ceux-ci en appellent au Grand Chef, sorte de Humpty Dumpty ou de *deus ex cuisina* : une porte d'armoire s'ouvre et le marionnettiste apparaît, sa grosse tête posée sur un petit corps de marionnette, pour leur dire leur destin.

Devant la richesse thématique et poétique de ce spectacle, on ne peut s'empêcher de souhaiter aux bébés de découvrir, vers l'âge de 4 ou 5 ans, un théâtre pour les « grands » de cette qualité. Les Petits Bonheurs les y auront amenés lentement mais sûrement. ■